

La Navarre, un révélateur

CLT, Numéro 28, décembre 1986.

On le sait, la catholique Navarre était le pays du Christ-Roi et des carlistes. C'est de Navarre qu'étaient partis les chefs qui négocièrent des armes avec Mussolini en 1934 pour se soulever contre la République. C'est en Navarre que s'organisèrent les fameux *boinas rojas* des *requetés*, ces milices carlistes qui donnèrent tout de suite à l'insurrection quatre mille hommes armés et en offraient le double. C'est de Navarre qu'étaient venus ces prétendus « *officiers péruviens* » qui avaient reçu en Italie fasciste la formation technique nécessaire. C'est de Navarre que le général Mola assura les préparatifs de l'insurrection et les négociations avec les carlistes.

On le sait. Le soulèvement militaire en Navarre fut aussi un mouvement populaire, probablement le seul, et il y bénéficia dans la population d'un soutien majoritaire. Il n'y eut pas de résistance armée, pas de coups de feu, sauf ceux que les vainqueurs tirèrent sur les hommes qui barraient leur route, comme le commandant de la Garde civile de Pampelune, Rodriguez Medel. Il n'y eut pas en Navarre de front en guerre, mais on évalue à quelques quarante mille hommes de troupe le nombre des paysans navarrais qui combattirent sur les différents fronts de la guerre civile. Les historiens sont généralement d'accord pour expliquer ces phénomènes et cette histoire originale par l'histoire et la tradition — le carlisme —, par la structure de la propriété en Navarre, les petits paysans s'étant soulevés à l'appel du prêtre pour défendre leurs biens contre les partageux et l'Antéchrist. Au fond, en Navarre, la guerre civile n'a pas d'histoire et le peuple a donc dû être heureux. Et certains de rêver à ce qu'aurait été la bergerie d'Arcadie ibérique si toute l'Espagne rurale avait eu le calme et le conservatisme de la Navarre. Tout cela n'est que bergerie, tenable seulement sous une dictature où l'histoire officielle a force de loi, mais édifice qui s'effondre comme château de cartes dès que l'effleure une étude historique scientifique du soulèvement militaire de 1936 et des premiers mois de la guerre civile.

Car l'histoire progresse en Espagne depuis la mort de Franco, d'autant plus vite qu'elle était jusqu'à présent plus arriérée, en Navarre en particulier : les peuples malheureux ne peuvent avoir leur histoire, ensevelie sous le mythe, mais celui de la Navarre est en train de s'effondrer sous les coups tranquilles que lui porte une petite phalange d'historiens sérieux et indépendants qui ne croient que ce qui est prouvé, qui savent trouver et lire les documents. Grâce à eux, les archives s'expriment, les hommes aussi, morts ou vivants. Des ouvrages, la presse, se font le véhicule de la vérité historique avec un demi-siècle de retard ¹. Cette Vendée-là n'était pas une Arcadie, ce paradis fut un enfer. C'est ainsi. Le

¹ Citons l'ouvrage collectif Navarra 1936. « De la Esperanza al Terror ». (Navarre, 1936. « De l'espérance à la terreur »), 2 vol., 1986, Altaffaylla Kultur Taldea. Emilio Majuelo y a rédigé une étude sur la Seconde République en Navarre et Angel Pascual une autre intitulée « Du Front populaire à l'insurrection militaire de juillet 1936 en Navarre ». La répression est minutieusement décrite localité par localité, avec des témoignages, des tableaux et une récapitulation des noms des victimes. Le grand public a sans doute été mieux touché par les suppléments hebdomadaires dominicaux de Navarra boy, du 11 mai au 29 juin, un groupe de journalistes et historiens ayant regroupé sous le titre « 1936-1939, La Guerre en Navarre. Cinquante ans après » documents, études, entrevues de combattants et témoins de tous les bords y compris le célèbre franquiste Jaime del Burgo, ainsi que d'utiles indications chronologiques. Citons également des études plus particulières dans lesquelles on trouvera de précieuses indications sur la répression ainsi que sur les illusions de ceux qui allaient en être les victimes, notamment les deux petits livres très riches d'Angel Garcia-Sanz Marcotegui,

totalitarisme est à double tranchant et il voit aujourd'hui se retourner contre lui, après un demi-siècle, le mythe qu'on avait cru fabriqué pour l'éternité : la légende de la Navarre est en pièces, comme celle de la « *croisade contre la terre rouge* », celle du « *peuple chrétien* » derrière ses prêtres et sa tradition. Ce n'est pas la résistance opposée aux militaires, ce ne sont pas des incendies d'églises qui ont donné ici naissance aux pelotons d'exécution, c'est toute l'Espagne du passé, inspiratrice du *Movimiento*, qui a massacré, violé, arrêté, persécuté tous ceux qui pensaient et sentaient différemment d'elle, tous ceux qui ne se reconnaissaient pas dans sa conception de la « *hispanida* ».

La préparation ouverte

Forts de la sympathie de quelques 70 % de la population, les conspirateurs navarrais sont encore plus visibles que ceux du reste de l'Espagne. Dès 1935, le maire d'Alsasua envoie à Madrid un rapport sur les exercices militaires dominicaux des *requetés* sous la direction des curés — auquel bien sûr le gouvernement de droite ne donnera aucune suite². Mais en 1936, l'affaire prend une autre envergure. Le 4 avril, l'organe du P.C.E., *Mundo Obrero*, désigne les *requetés* comme « *l'organisation la plus sérieuse et la plus parfaite qui existe dans notre pays, équipée comme une armée régulière et prête à marcher à tout moment contre la République* »². Et c'est pourtant au cœur de la région qui compte cette force que le gouvernement républicain du Front populaire affecte le général Mola, qu'il soupçonne d'être l'un des chefs du complot militaire et qu'il veut éloigner du Maroc ! Le 23 juin, le général Batet, envoyé du gouvernement Casares Quiroga, rencontre Mola et lui assure que le gouvernement est informé de tous les détails de la conspiration, du rôle que lui-même y joue, personnellement. En conséquence, il le prie de demander sa mutation. Comprenant que le gouvernement reculerait devant une sanction, le chef des conspirateurs nie effrontément, refuse de demander sa mutation, reste en place et continue la conspiration. Quatre jours plus tard, une descente en Navarre du chef de la Sûreté, Alonso Mallol, fait chou blanc, ne trouvant notamment pas un seul dépôt d'armes : certains de ses collaborateurs, « *taupes* » de Mola, ont prévenu les conspirateurs de Navarre.

L'incident le plus spectaculaire et le plus significatif se produit le 14 juillet au monastère d'Irache, où le général Mola a réuni ses principaux collaborateurs, militaires et civils pour la mise au point des ultimes instructions en vue du soulèvement imminent. Informé, le maire (nationaliste basque) d'Estella, Fortunato Aguirre, donne l'ordre à sa Garde municipale de « *boucler* » le couvent où se trouvent l'état-major de la conspiration et les officiers factieux, puis il informe de la situation le gouverneur civil Menor Poblador, membre de la Izquierda republicana, le parti d'Azana, et qui entretient d'excellentes relations avec le général Mola. Le gouverneur informe Madrid, avec les commentaires que l'on peut imaginer : le chef du gouvernement, Casares Quiroga, donne, en réponse, l'ordre de retirer la Garde municipale qui bloque les entrées du monastère d'Irache... Mola peut continuer. **2**

Faut-il ajouter que les chefs nationalistes n'auront pas la reconnaissance du ventre pour avoir été ainsi ménagés ? Le général Batet sera l'un des premiers officiers généraux fusillés par les rebelles ; le maire d'Estella et le commandant de sa Garde municipale seront, eux, fusillés, ensemble, le 29 septembre suivant. Plus encore en Navarre que dans le reste de l'Espagne peut se vérifier l'affirmation d'aujourd'hui d'un vieux militant socialiste : « *Tout le monde le savait, c'était un secret de polichinelle* » Plus encore en Navarre, on a fait payer très cher ceux qui, même en vain, ont tenté d'empêcher le déroulement de cette conspiration semi-publique !

Republîcanos Navarros, 1985, éd. Pamiela et Florencio Alfaro Zabalegui (1882-1936), éd. Txertoa, 1986.

² Navarra boy, 25 mai 1986.

Une terreur organisée

Les instructions de Mola étaient claires : « *Qui n'est pas avec nous est contre nous, il faut semer la terreur, ... anéantir tous ceux qui ne pensent pas comme nous* ». ³ La terreur blanche s'abattait non pas seulement sur ceux qui résistaient, mais sur tous ceux qui pensaient différemment : la terreur blanche, en Navarre, n'a pas eu en effet à s'appliquer à une résistance qui n'a pas eu lieu.

Un vétéran de la JSU, J. Ochoa le dit sans ambages à Navarra Hoy, après ses vingt-six ans de prison : les dirigeants ouvriers, ceux des organisations ouvrières de Navarre, s'attendaient tous au coup d'Etat mais ne s'imaginaient pas ce qu'il serait réellement et, en particulier, n'avaient pas envisagé la terreur qui allait s'abattre ⁴. Ni à Pampelune où il y avait quelques noyaux ouvriers autour des cheminots, ni ailleurs, il n'y eu résistance armée ; les travailleurs n'avaient pas d'armes et leurs chefs, désorientés, conscients de leur faiblesse, ne semblent avoir pris aucune initiative, à la différence de ce qui se passa souvent ailleurs. Nous n'avons pas connaissance, dans les documents, d'arrêts de travail consécutifs à l'appel à la grève générale de l'UGT et la CNT le 19 juillet. Nous savons seulement que militaires et civils armés se mirent systématiquement à arrêter les travailleurs dans la rue, accusant de « *sédition armée* » ceux qui ne pouvaient justifier leur absence au travail : nombre de ces derniers furent fusillés sur-le-champ⁵.

La polémique fait rage sur l'étendue de la répression : il semble qu'il y ait eu autour de trois mille exécutions dans cette province que ne secoua nul combat armé ⁶. Les pourcentages de répression varient selon les secteurs entre 0,4 et 1,2 % — ce qui donne une idée de l'importance du massacre là où l'on combattait. La répression a été planifiée, des listes noires établies à l'avance ⁶ par les carlistes, où anars, socialistes, communistes, côtoient les libre penseurs : il est aussi dangereux en Navarre d'être marié civilement que d'appartenir à une organisation terroriste. Pour tous ceux qui dénoncent encore les Paséos (promenade ayant pour objectif d'abattre le prisonnier) dans la « *zone rouge* », il est bon de savoir qu'ils furent la règle en Navarre dans les premiers mois de la guerre civile, systématiquement organisés par des patrouilles mixtes de carlistes et de phalangistes comme la « *Junte noire* » et la « *patrouille de l'aube* » de Pampelune.

Les tableaux et graphiques de l'exposition organisée par l'Institut Geronimo de Uztariz ⁷ font apparaître les motifs profonds de l'insurrection à travers les statistiques de victimes : ouvriers agricoles en premier lieu — car ils ne manquaient pas dans les cinq latifundios de Navarre — instituteurs, proportionnellement très nombreux parce qu'ils étaient les éléments instruits de la masse pauvre, de façon générale, les cadres syndicaux, surtout ceux des travailleurs agricoles, et les élus socialistes dans les villages. Les historiens relèvent qu'il n'y a que quelques dizaines de nationalistes basques dans les milliers de victimes : c'est qu'ils menaçaient alors ni la propriété ni la religion. On note avec dégoût le

³ Navarra 36, [[, pp. 409, Navarra boy, 18 mai 1986.

⁴ Navarra boy, 1er juin 1986.

⁵ Ibidem, 1er juin 1986.

⁶ Ibidem, 8 juin 1986.

⁷ L'institut Geronimo de Uztariz regroupe à Pampelune les historiens, chercheurs, professeurs de lycée, qui ne se satisfont pas de l'enseignement de l'unique université de la région, appartenant à l'Opus Dei. Il a organisé du 1er au 6 septembre, à l'occasion du 50e anniversaire de la guerre civile une série de conférences, une table ronde de participants à la guerre civile et une remarquable exposition sur la répression. Ces manifestations publiques ont été très suivies.

particulier acharnement contre les femmes, violées, tondues, obligées à avaler de l'huile de ricin pour une purge brutale et exhibées dans les rues dans la posture la plus humiliante possible. Les institutrices ont une place de choix parmi les victimes. Dans Navarra 36, les récits de témoins sont à peine soutenable : femmes, enfants de parents assassinés, rescapés, miraculés, murés vivants ou évadés se souviennent avec des mots simples, tragiquement accusateurs ⁸.

Rien ne se fait sans le prêtre, seul capable de sauver un suspect, d'empêcher un Paséo. Cela arrive, mais c'est exceptionnel qu'un prêtre sauve des gens promis à la mort. On cite quelques prêtres tueurs, le phalangiste Izurdiga, qui circule pistolet à la ceinture et sera secrétaire de propagande et de presse en Navarre, ou encore le célèbre « curé de Lezàun », Mónico Azplicueta, commandant d'un *tercio de requetés*, qui a donné récemment un interview expliquant qu'il n'a « *honte de rien* » et que « *Dieu le jugera* » ⁹. La quasi-totalité des prêtres sont liés au mouvement carliste dont ils sont en fait les véritables cadres : ils partent en guerre par centaines comme officiers et aumôniers, fournissent un important contingent à l'armée des généraux. C'est pourtant en tant que corps social et organisme politique que l'Église manifeste le plus ses appétits : on oblige au mariage religieux les couples mariés civilement, parfois juste avant d'exécuter le mari, on fait la chasse à tous ceux qui ne sont pas « *gens de messe* » et, dès le 27 juillet on annonce la réouverture des écoles religieuses, la réintroduction du catéchisme catholique dans les écoles publiques, la réinstallation des crucifix dans les classes, cependant que la Junte supérieure d'éducation spécialement désignée s'attaque à l'élimination de tous les maîtres « *sans Dieu* »... et à l'épuration des programmes d'enseignement.

L'histoire avance

A un moment où la « *réconciliation* » et le « *pardon* » sont sur toutes les lèvres sauf celles des victimes, les découvertes sur l'histoire de la Navarre ne peuvent que provoquer un sursaut salubre. Dans cette province, le début de la guerre civile, c'est l'assassinat par les militaires et leurs complices d'extrême-droite de tous ceux qui menacent les privilèges de l'oligarchie et ne pensent pas comme eux et l'Église catholique. A ceux qui nient l'existence en Espagne d'un profond soulèvement populaire et d'une aspiration à la plus authentique révolution, ces découvertes des historiens navarraïes ont le mérite de les montrer en creux à travers la haine des privilégiés, leur acharnement dans la destruction et le massacre, dans le contrôle des bras et des cerveaux, la haine de la liberté et de la critique. Personne ne pourra plus désormais assurer qu'en Espagne « *franquiste* », c'est la résistance qui a déterminé l'étendue de la répression, ni les « *excès du Frente popular* » les « *réactions* » des chefs militaires. La popularité du mouvement des militaires, l'emprise de l'Église en Navarre, laissent la vérité toute nue : les 30 % de Navarraïes qui ne pensaient pas comme Mola et les carlistes se voyaient tout simplement dénier le droit de vivre. Ailleurs, c'était, comme l'a dit Franco dans un célèbre interview, « *la moitié de l'Espagne* » qu'il était prêt à liquider ¹⁰.

⁸ Dans le livre Navarra 36, un ou plusieurs témoignages illustrent tout au long l'énumération des actes répressifs dans les différentes localités de Navarre... Nous en citons un parmi des centaines, en annexe.

⁹ Navarra boy, 8 juin 1986.

¹⁰ L'interview en question, dans Chicago Daily Tribune, 28 juillet 1936, Citait l'œuvre de Jay Allen. Le journaliste dit à Franco : « Vous allez devoir fusiller la moitié de l'Espagne ». Franco sourit : « Je vous ai dit : à tout prix ». On trouvera des textes passionnants et un réquisitoire passionné sur toutes ces questions dans le livre d'Alberto Reig Tapia, *Ideologia e historia. Sobre la repressio franquista y la guerra civil*, Madrid, Akal, 1984.

Documents :

Comment oublier 36 ? J'avais 15 ans. Nous étions une famille heureuse, sans histoires, mes parents, les cinq frères... La guerre est venue et ma famille a été détruite. Ma mère a été arrêtée et emprisonnée et a entendu toutes les injures qu'on peut entendre. Puis ils l'ont assassinée dans le Pardon, mon père a dû s'engager pour se sauver, les deux grands ont disparu..., nous sommes restés seuls à la maison, les trois petits [...]. Ah, ces nuits, quand le silence tombait et que moi je sortais pour aller voler un chou ou ce que je trouverais à manger. Mais la faim importait peu. C'était notre solitude. .. On nous avait ravi ce qui est le plus important dans la vie, notre mère. Et ces hyènes, qui savaient que nous étions seuls et venaient chez nous avec leurs fusils, en disant qu'ils cherchaient des armes, déchiraient les matelas et même la seule photo que nous gardions de notre mère. Puis ils m'ont convoqué à la caserne et ils disaient : « *Il faudrait les tuer tous, parce que les petits, après, deviennent grands* »... Nous n'étions pas des enfants d'assassins ou de criminels, mais de personnes qui voulaient le bien-être de tous, sans distinction de race ou de fortune. Il faut éclairer tous ces crimes, mais pour la justice, pas pour des vengeances personnelles. Bien que moi, personnellement, je ne les pardonnerai jamais.

A. Garraca Chocarro

** Navarra 36, t. I, dans le cadre de l'étude de la répression à Allo, centre libertaire. La mère du jeune garçon avait eu une discussion vive avec la femme d'un phalangiste. Elle avait 45 ans.*

Discours radiodiffusé du Pape Pie XII

(19 avril 1939)

C'est avec une immense joie que nous nous adressons à vous, fils bien aimés de l'Espagne catholique, pour vous exprimer nos paternelles congratulations pour la paix et la victoire dont Dieu a bien voulu couronner l'héroïsme chrétien de votre foi et de votre charité, prouvées tant de fois dans de si généreuses souffrances.

C'est dans l'allégresse et la confiance que notre prédécesseur de sainte mémoire attendait cette paix providentielle, fruit sans doute de cette féconde bénédiction qu'à l'aube même de ce combat il envoya à ceux qui s'étaient donnés pour tâche de défendre et de restaurer les droits et l'honneur de Dieu et de la Religion. Et nous ne doutons pas qu'elle doive être celle que l'on augurait alors, annonce d'un avenir de tranquillité dans l'ordre et d'honneur dans la prospérité.